

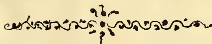
479. **SAINT-DOMINGUE** ou Histoire de ses Révolutions, contenant : Le récit effroyable des divisions, des troubles, des ravages, des meurtres, des incendies, des dévastations et des massacres qui eurent lieu dans cette île, depuis 1789 jusqu'à la perte de la colonie. P., Tiger, s. d., in-16, br., de 108 pp. et 1 gravure repliée. (386) **80 fr.**

Edition ancienne de cette importante étude.





# HISTOIRE DU NAUFRAGE DE LA FRÉGATE LA MÉDUSE.



PRIX 1 FRANC

Paris

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

# NAUFRAGE

## DE LA

## FRÉGATE FRANÇAISE

# LA MÉDUSE.

---

Le 17 juin 1816, une flottille commandée par M. Duroy de Chaumareys, et composée de la frégate la *Méduse* de 44 canons, montée par le commandant; de la corvette l'*Écho*, de la flûte la *Loire* et du brick l'*Argus*, quitta la rade d'Aix, faisant voile pour l'Afrique. L'objet de cette expédition était la reprise de possession des établissemens situés sur la côte occidentale d'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'à l'embouchure du fleuve de la Gambie, dont les Anglais s'étaient emparés en 1808, et qui

venaient d'être rendus à la France par les traités de 1815.

Le nombre des individus embarqués, marins ou passagers, s'élevait à près de 400, dont 200 environ montèrent sur la *Méduse*.

L'expédition se trouva le 28 en vue de l'île de Madère. Le lendemain, au milieu de la nuit, le feu prit dans l'entrepont de la frégate ; des secours furent portés à temps, et l'on se rendit promptement maître de l'incendie ; mais la nuit suivante le feu ayant repris de nouveau, on fut obligé, pour en arrêter les progrès, de démolir le four.

Ce fut le 1er juillet que l'on reconnut le cap Bayados, situé sous le tropique. Selon la coutume des marins, on célébra la burlesque céré-

monie du *baptême* telle que nous allons la décrire.

Dès la veille, novices, matelots, maîtres, tous avaient quitté la pipe et s'étaient lavé les mains. Le soir, au haut du grand mât, un grelottement se fit entendre, accompagné d'une pluie de petites fèvres, de haricots et de pois secs qui tintaient sur le pont comme des grêlons sur l'ardoise. Ces pois, ces haricots, ces fèves étaient les dragées du bonhomme Tropique, ce grand despote de l'équateur, qui se couvre de peaux comme un Lapon, et qui frissonne malgré cela sous un ciel où le thermomètre monte à 30 degrés au moins. A peine eut-il fini la distribution de ses dragées, qu'un courrier, botté, éperonné, le fouet à la main, arriva sur le pont et remit,

de la part du bonhomme, une dépêche au maître d'équipage, qui la reçut gravement, la lut sans sourciller, et ordonna la fête pour le lendemain.

Aussitôt le jour tout fut prêt. Sous un local réservé, qu'encadrent des voiles tendues, un vaste baquet, apparut solitaire, et comme destiné à une cérémonie solennelle. Ce baquet, c'était la cuve baptismale où l'on plonge sans pitié ni merci le passager rebelle aux usages maritimes, qui refuse de payer son tribut en passant pour la première fois sous la ligne équinoxiale. La cérémonie commença par l'arrivée des prêtres (c'étaient des marins affublés d'habitsreligieux) précédés du bonhomme Tropique, assis à côté de sa respectable épouse, sur un vieil affût transformé en charriot,

et traîné par deux ours (c'étaient aussi des marins revêtus de peaux d'ours). Le pauvre vieillard, lui, s'était muni contre le soleil. Il avait douze peaux de mouton sur le corps, une perruque de chanvre sur la tête, et au-dessus une magnifique couronne en bois argenté. Son auguste épouse, qui n'était autre qu'un matelot travesti, aurait pu passer pour une très belle femme, si elle n'eût été garnie de scandaleuses protubérances et n'avait les mains écaillées comme la peau d'un rhinocéros. Malgré tout, les deux majestés, suant, étouffant, poussant une goutte à chaque pas, se tiennent sur leur char, dignes, graves, glorieuses, regardant en pitié les personnages allégoriques qui les entourent. Ces personnages ne sont cependant pas à

dédaigner, car ce sont les quatre parties du monde. L'Europe, en chapeau à panaches, habit brodé, vieilles épaulettes de colonel; l'Asie, l'Afrique et l'Amérique coiffées de bandeaux de taffetas jaune, surmontés de plumes de canard, le corps noir ou bronzé au moyen d'une décoction combinée de suie et de goudron.

Lorsque tout le cortége eut défilé, on procéda au baptême. Un seau d'eau dans la manche, un sur la tête et une accolade des deux majestés, voilà à quoi se réduisait la cérémonie pour les novices et les matelots qui passaient sous la ligne pour la première fois. Quant aux passagers, attendu qu'ils furent très dociles, on leur bacla un petit baptême à l'amiable. Mais à peine furent-ils hors de cause, que

retentit le signal de la grande mêlée, de l'aspersion horizontale et perpendiculaire. Trente seaux d'eau, tenus en réserve dans les hunes, tombèrent en cataractes sur le pont; tout fut inondé, passagers, matelots, officiers. Bientôt la lutte devint générale. L'eau fendit l'air dans tous les sens; de l'avant à l'arrière, ce fut comme un déluge. Seulement, entre les marins, le jeu avait des formes très brutales. Ici, un baquet échappé aux mains d'un maladroit allait fendre la tête d'un camarade; là, fuyant la douche des hunes, un novice tombait par un panneau ouvert et se relevait à fond de cale; tantôt un homme poussé à la mer se retenait à grand'peine aux porte-haubans, ou bien un infortuné mousse prenait un bain de siége dans

une marmite de poix bouillante. Au milieu de cette saturnale, on voyait rouler sur ce pont les oripeaux de la fête. La défroque du bonhomme Tropique, sa barbe, son sceptre, son diadème, tout, jusqu'aux charmes de son épouse, se ballotait d'un bord à l'autre; les ours couraient sur les vergues avec la moitié de leurs fourrures; et, chose inouie, les trois parties du monde avaient blanchi au lavage.

Pendant que l'équipage se livrait à ces burlesques ébats, la frégate courait à sa perte. M. de Chaumareys présidait à cette cérémonie avec une sécurité blamable, négligeant ainsi les devoirs que lui imposait son grade, lorsqu'on vint lui apprendre que la *Méduse* se trouvait engagée dans le

golfe Saint-Cyprien, dont le fond est parsemé de rochers qui ne permettent pas aux plus petits bâtimens de passer par-dessus dans les marées basses. Il ne voulut pas accéder aux conseils d'hommes plus instruits et plus expérimentés, qui ne cessaient de lui répéter, qu'on allait se jeter, sinon sur la côte, au moins sur le banc d'Arguin, qui s'étend à près de 35 lieues au large, et malgré les instructions précises du ministre de la mariue qui lui enjoignaient de naviguer 25 lieues au large après avoir reconnu le Cap-Blanc, et de n'aborder la terre qu'en employant les plus grandes précautions, il refusa de changer de route (1). Toutes les prévisions se réali-

(1) Les autres bâtiments de l'expédition suivirent les instructions du ministre, et parvinrent sains et sauf à Saint-Louis.

sèrent, le même jour, 2 juillet, à trois heures de l'après-midi, la frégate, en lofant, donna un coup de talon, courut encore un moment, en donna un second, puis un troisième, et échoua.......

Aussitôt cet accident la plus sombre consternation se répandit sur la frégate ; mais elle fit bientôt place à la plus courageuse ardeur. On disposa tous les objets nécessaires pour le sanvetage du navire ; on ne tarda pas à reconnaître l'inutilité des efforts, et l'on avisa aux moyens de sauver l'équipage et les passagers.

Un conseil des officiers se rassembla. Le futur gouverneur du Sénégal, qui était au nombre des passagers, y assistait et donna lui-même le plan d'un radeau capable de porter

deux cents hommes et des vivres. Les six canots de la frégate ayant été reconnus incapables de se charger de la totalité des individus, furent destinés à remorquer le radeau, où les marins de ces embarcations seraient venus prendre leurs rations aux heures des repas. On aurait tâché de gagner ainsi les côtes du désert, que l'on aurait traversé en caravane pour se rendre à Saint-Louis. Ce plan, très bien conçu, n'eut pas le succès qu'on avait le droit d'attendre, mais on ne peut s'en prendre à son auteur, car l'exécution était indépendante de sa volonté; la force des événemens seule exerça une grande influence sur le sort des malheureux naufragés.

Tous les moyens employés jusqu'alors pour relever la frégate ayant

été inutiles à cause du mauvais temps et des vents contraires, on commença à désespérer de pouvoir la sauver. L'on travailla avec ardeur à la construction du radeau.

Le 4 juillet, on jeta à la mer plusieurs barils de farine, et quelques pièces d'eau ayant été défoncées, on fit jouer les pompes.

Le même jour, après de nouveaux efforts, la frégate fut enfin remise presqu'à flot. Mais on ne put continuer les travaux parce que les objets qui avaient été jetés à la mer avaient considérablement allégé le navire. Rien d'ailleurs ne pouvait empêcher la perte du bâtiment, car on ne prit que des demi-mesures, et les manœuvres, au lieu d'être commandées par un homme ferme et capable, étaient

ordonnées par un grand nombre d'officiers qui, malgré les talens de quelques uns, ne pouvaient agir avec autant de précision que s'ils eussent été commandés par un seul chef.

Dans la journée du 5 juillet, on espéra de nouveau pouvoir relever le bâtiment, mais on perdit bientôt tout espoir : la mer commençant à baisser, la quille reposa sur le sable. La nuit vint; la mer ayant beaucoup grossie, *la Méduse* donna plusieurs coups de talon..... Que l'on juge de la consternation des malheureux naufragés, lorsque l'on acquit la triste certitude que le bâtiment était perdu sans ressource. A chaque instant ils s'attendaient à voir le vaisseau s'entrouvrir, tous étaient plongés dans une stupeur profonde. Enfin, il creva au milieu de

la nuit, sa quille se brisa en deux parties, le gouvernail se démonta, puis l'eau commença à entrer dans la frégate d'une manière effrayante...... Alors les passions, soulevées par le désespoir et dégagées de tout frein par le sentiment impérieux de la conservation personnelle, éclatèrent dans toute leur force chez la plupart des gens de l'équipage. Vers une heure du matin, une espèce de révolte éclata à bord, suscitée par quelques militaires qui persuadèrent à leurs camarades que l'on voulait les abandonner pendant qu'on s'enfuirait dans les canots; on parvint cependant à rétablir l'ordre. Bientôt après, la force du courant et de la mer ayant entraîné le radeau, l'amarrage qui le retenait à la frégate se cassa; on envoya aussitôt un canot

qui le remorqua et vint le rattacher à bord.

Le 6, à la pointe du jour, le vaisseau ayant plus de deux mètres d'eau dans la cale, et les pompes ne jouant plus avec assez de vitesse, on résolut de l'évacuer le plus promptement possible, l'eau pénétrant déjà jusque dans l'entrepont. On se hata de retirer du biscuit, du vin et de l'eau douce. Ces provisions étaient destinées à être placées dans les canots et sur le radeau; mais la précipitation avec laquelle on abandonna la frégate, força beaucoup de matelots de jeter à la mer les munitions qu'ils portaient, ce qui diminua considérablement les ressources des naufragés. Le radeau, abondamment pourvu de vin, n'eut pas une seule barrique de biscuit; le

peu qui y fut placé, y fut apporté par quelques soldats qui s'en étaient emparé, et le réservaient pour leur consommation personnelle.

L'abandon du navire se fit avec tant de précipitation que, quoique l'on eût dressé une liste d'embarquement et désigné à chacun le poste qu'il devait occuper, aucune de ces sages dispositions ne fut suivie. Cependant, on fit descendre dabord les militaires, qui furent presque tous placés sur le radeau. Il leur avait été défendu d'emporter d'autres armes que leurs sabres; mais quelques uns sauvèrent des carabines et des pistolets, et tous les officiers avaient des fusils de chasse.

Outre les personnes qui se sauvèrent sur la grande chaloupe et dans

les canots, 150 individus furent déposés sur le radeau, savoir : 129 soldats et officiers de terre, 20 marins ou passagers et une femme.

Dix-sept individus furent abandonnés sur la *Méduse*. Lorsque, 52 jours après, on retrouva la frégate, on acquit la triste certitude que 14 avaient péri, trois seulement furent sauvés.

Il est impossible de décrire le spectacle déchirant que présentait cette multitude d'infortunés, essayant, par tous les moyens possibles, de se dérober à la mort. Beaucoup, pressés de fuir, se précipitaient du haut de la frégate, se fiant sur un simple bout de corde, souvent incapable de supporter le poids d'un homme. Plusieurs tombèrent à la mer ; mais, grâce au

dévouement de quelques courageux marins, ils furent sauvés aussitôt.

C'était une chose terrible que la position de ces malheureux sur ce radeau, où il était impossible de remuer tant on était serré les uns contre les autres (1).

Il était sept heures du matin lorsque tout le monde ayant quitté le navire, à l'exception des dix-sept hommes dont nous avons parlé plus haut, on donna le signal du départ. Le grand canot dans lequel le gouneur du Sénégal s'était fait descendre, se mit sur l'avant et remorqua le radeau; deux autres canots le remorquèrent également à babord et à tribord. L'on s'éloigna ainsi de la *Méduse*.

(1) Voyez à la fin, la description du radeau.

M. de Chaumareys s'embarqua alors dans son canot, abandonnant sur la frégate dix-sept hommes, et oubliant ainsi les lois maritimes, qui prescrivent à tout commandant de ne quitter son bord que le dernier. Cet acte, inqualifiable, excita chez les malheureux délaissés des cris de désespoir capables d'attendrir tout homme qui eût conservé le moindre sentiment d'humanité; un officier d'infanterie, le lieutenant Danglas, qui était dans un des canots remorqueurs, prit une carabine pour faire feu sur le capitaine et le punir de sa lâcheté; mais ses compagnons le retinrent et montrèrent que, malgré la triste position dans laquelle ils se trouvaient, ils avaient conservé des sentimens que l'on eût été plus en droit d'attendre

chez un homme de la naissance et du grade de M. de Chaumareys.

Le radeau remorqué par les canots ne tarda pas à les entraîner en derive, ce qui détermina les chefs de ces derniers à en ordonner l'abandon. On est porté à croire qu'ils y furent décidés par des motifs fort peu honorables; aussi tous ceux qui étaient sur le radeau, furent exaspérés et promirent de se venger, s'ils avaient le bonheur de gagner la terre, dont ils étaient à peine éloignés de 12 lieues, et il est fort probable que s'ils fussent parvenus à rejoindre ceux qui les avaient livrés à la merci des flots, ils en eussent fait un affreux carnage.

La consternation fut extrême sur le radeau, quand les naufragés se virent abandonnés. Soldats et mate-

ots, tous se livrèrent au plus violent désespoir. Leur imagination se remplit des plus funestes pensées; ils entrevoyaient l'horreur de leur position et vociféraient des imprécations et desplaintes. Les efforts des chefs et de quelques personnes sages n'eurent d'abord aucun succès. Ce ne fut qu'à l'aide d'une contenance ferme qu'ils parvinrent à dissiper la terreur dont ils étaient frappés. Lorsque l'ordre fut rétabli, on chercha l'ancre, le compas et les cartes que l'on avait dû déposer sur le radeau en quittant la frégate; mais on ne trouva rien, car aucun de ces objets, si nécessaires pour naviguer, n'y avaient été apportés. Ce nouveau malheur causa de vives craintes, ces objets étant de première nécessité. Un matelot ap-

porta un petit compas de la grandeur d'une pièce de cinq francs, et fort peu exact, qu'il avait pris sans savoir pourquoi. Par une fatalité inconcevable, la personne qui le remit au commandant, M. Coudin, le laissa tomber et il disparut entre les picèes de bois qui composaient le radeau. Il fallut dès lors se guider sur le lever et le coucher du soleil.

Les naufragés étant partis du bord sans avoir pris aucune nourriture, commencèrent à sentir impérieusement la faim. On distribua alors, par ordre de numéros du biscuit mariné mêlé avec un peu de vin. Cette première distribution consomma tout le biscuit que l'on avait sauvé; il ne resta plus que du vin, dont on fixa la ration à trois quarts par jour. Mal-

ré tout, on passa la journée assez ranquillement, avisant aux moyens employer pour se sauver; les uns outenus par le désir de se venger de eux qui les avaient abandonnés, les utres par l'espoir de se sauver.

Le commandant du radeau ne pouant se mouvoir, chargea M. de Saigny, officier de santé, de diriger 'installation de la mâture et de la oile.

Comme tous les hommes ménacés l'un éminent danger, les réfugiés du adeau saisissaient la moindre pensée apable de porter quelqu'espoir dans eur imagination. Grâce à la croyance u'avaient soldats, passagers et mains, que les canots avaient fait route ers l'île d'Arguin, et qu'ils leur enerraient du secours, on reprit cou-

rage ; mais la nuit vint sans que les canots arrivassent. Le vent agita tellement la mer que les vagues renversaient à chaque instant les hommes les uns sur les autres. M. de Savigny donna ordre d'attacher des cordes aux pièces de bois du radeau, afin que les hommes pussent résister aux lames. La force des vagues était telle que plusieurs individus furent obligés de se faire attacher aux cordes pour ne pas être entraînés hors du radeau. Les cris de douleur mêlés au bruit des flots, produisaient sur tout le monde une terreur indicible qui ajoutait encore à ce que cette scène avait d'effroyable. Tout à coup des cris de joie firent place à des cris de douleur ; on crut découvrir des feux au loin, mais ce n'était qu'une er-

reur, une vision, ces feux n'existaient que dans l'imagination des malheureux naufragés.... Alors tout redevint silencieux, puis on entendit de nouveau des cris lamentables, des imprécations, des prières que l'on adresse à Dieu. Chacun se prépare à la mort, personne ne la craint, tous la désirent.

Enfin le jour parut, et les naufragés reprirent un peu de courage; mais quel spectacle effrayant! Ici étaient des malheureux qui, ne pouvant plus se tenir à la corde, s'y étaient fait attacher, renversés par la vague, ils n'avaient pas eu la force de se relever et avaient péri de froid et de faiblesse. Là étaient des hommes dont les jambes s'étaient trouvées engagées dans les séparations du bois du

radeau, et qui n'ayant pu se dégager, étaient morts ainsi; enfin d'autres avaient été emportés par les flots. Lorsqu'on fit la distribution du vin, il manquait vingt hommes !

C'est dans cette horrible journée que se passa une scène qui arracha des larmes à tous ceux que les horreurs de la nuit précédente n'avaient pas anéantis. Deux jeunes gens reconnaissent leur père étendu sans connaissance dans un coin du radeau, encore attaché à la corde qui devait le protéger contre les vagues. Le croyant mort, ils se livrèrent au plus violent désespoir; les personnes présentes s'apercevant qu'il respirait encore, s'empressèrent de lui prodiguer tous les secours qui étaient à leur disposition, et l'on parvint à le rendre

à la vie et à la tendresse de ses enfans.

Tandis que d'un côté des hommes essayaient de sauver un de leur semblable, d'autres ne craignaient pas de se donner la mort. Un boulanger et deux mousses, après avoir dit adieu à leurs malheureux compagnons, se jetèrent à la mer et évitèrent ainsi, par un prompt trépas, les angoisses d'une mort lente et affreuse.

Jusqu'à la fin du jour, qui fut assez beau, et pendant lequel la tranquillité régna sur le radeau, tout le monde eut l'espoir que les canots apporteraient du secours; mais la nuit vint sans que rien parût. Alors le découragement s'empara de nouveau de tout le monde. Le ciel se couvrit tout à coup de nuages, le vent souffla avec

force et agita violamment la mer, qui devint très grosse. Des masses d'eau venaient se briser à chaque instant au milieu du radeau. La force des lames était heureusement amortie par la raison que le radeau ayant le vent arrière, avait une marche très rapide; il courait alors vers la côte. Bientôt la violence de la mer fut telle que tout le monde fut obligé de se serrer au centre du radeau, qui était la partie la plus solide; la plupart de ceux qui n'y purent arriver, furent emportés par les flots. Ces malheureux ne savaient où se réfugier, car l'avant et l'arrière étaient battus par les vagues, et on était tellement serré au centre, que plusieurs y furent étouffés.

Effrayés par un danger qu'ils ne pouvaient fuir, les marins et les sol-

dats ne doutant plus que tout salut était impossible, résolurent de perdre la vie. Un tonneau était placé au milieu du radeau, ils se précipitèrent dessus, percèrent un large trou à l'une des extrémités, puis, à l'aide de gobelets, ils y puisèrent jusqu'à ce qu'ils l'eurent mis à sec.

Alors ces hommes ne mirent plus de bornes à leur rage; sourds à la voix de leurs supérieurs, ils manifestèrent l'intention de détruire le radeau et de mettre à mort leurs chefs, qui s'opposaient à leurs desseins. A peine avaient-ils divulgué leurs projets que l'un d'eux s'avança sur les bords du radeau, et frappant avec une hache d'abordage sur les liens qui en unissaient les différentes parties, il donna le signal de la révolte. Plu-

sieurs personnes s'avancèrent pour arrêter ces forcenés; celui qui avait donné le signal tomba le premier.

Un grand nombre de passagers se réunirent aux officiers et marins qui étaient de l'avis de conserver le radeau (1), tous s'armèrent. Les rébelles, armés de sabres ou de couteaux, s'avancèrent en déterminés sur les conservateurs, qui se mirent aussitôt en défense. Un des factieux qui levait son couteau sur un officier, tomba percé de coups. La rage de ces furieux semblait s'accroître avec la résistance qu'on leur opposait. L'un de ces hommes se mit à couper les

(1) Nous emploierons à l'avenir le mot de conservateurs, pour désigner les individus qui faisaient leurs efforts pour maintenir l'ordre.

amarrages de l'arrière partie du radeau où ils s'étaient retirés pour mieux exécuter leurs desseins ; les conservateurs s'élancent sur lui pour l'en empêcher : un soldat qui cherchait à le défendre veut frapper un officier, mais celui-ci le terrasse, le perce de son épée, et le précipite à la mer avec celui dont il prenait la défense. Cette lutte devint le signal d'un combat général. A l'instant où on allait hisser la voile, quelques furieux coupèrent les haubans (1) et la drisse (2), ce qui causa la chute du mât, qui, en tombant, cassa la cuisse à un officier de troupes. Ce malheureux perdit aus-

(1) grosses cordes servant à affermir les mâts.

(2) Cordes servant à hisser les vergues et les voiles le long des mâts.

sitôt connaissance et fut jeté à la mer par les révoltés. On s'empressa de le sauver, et lorsqu'il fut retiré de l'eau, on le déposa sur une barrique, d'où il fut arraché par les rébelles qui, dans leur cruelle folie, voulaient lui crever les yeux avec un canif. Ne pouvant alors retenir leur indignation à la vue de semblables cruautés, les conservateurs attaquèrent vigoureusement leurs adversaires, et traversèrent, le sabre à la main, les lignes formées par les rebelles, dont plusieurs furent tués. C'est alors que l'ingénieur-géographe de l'expédition, M. Corréard, réunit une partie de ses ouvriers sur l'avant, pour appuyer toutes les opérations des conservateurs. Il ordonna à ces hommes de ne faire usage de leurs armes que

orsqu'ils y seraient contraints par les ittaques des factieux. Cet ordre fait ionneur à M. Corréard, qui montra, lans cette terrible circonstance, au-ant de courage que d'humanité. Plu-sieurs fois sa troupe fut obligée de repousser les rebelles qui, tombant à l'eau, nageaient vers l'avant pour remonter sur le radeau; enfin, grâce à leur contenance ferme, ces hommes courageux dissipèrent les masses de forcenés qui les attaquaient avec furie.

C'est pendant ce combat que M. Corréard fit un acte d'humanité dont on a peu d'exemples dans les annales des naufrages. Averti par un de ses ouvriers qu'un des leurs, nommé Dominique, avait passé parmi les factieux et venait d'être jeté à la mer, il ne

considère pas si cet homme est un traître, il se jette à l'endroit où ces misérable se débattait, le saisit par les cheveux et le sauve. Ce malheureux était dans un état désespérant, il avait reçu plusieurs blessures : un coup de sabre lui avait ouvert la tête. On s'empressa de prodiguer des soins à ce misérable, qui, dès qu'il eut repris ses sens, se joignit de nouveau aux rebelles. Une si basse ingratitude ne tarda pas à être punie : il reçut la mort dans le combat qu'on livra aux révoltés quelques heures après.

Une nouvelle occasion de signaler son courage vint s'offrir à M. Corréard. Une femme, la seule qui fût sur le radeau, venait d'être jetée à la mer avec son mari, qui l'avait coura-

geusement défendue. Le brave ingénieur saisit une grande manœuvre (1) avec laquelle il s'attacha par le milieu du corps, et, s'élançant dans l'eau, il parvint à sauver la pauvre femme qui allait périr. Son mari fut sauvé par un chef d'atelier. Tous deux furent assis sur des corps morts et adossés à une barrique. Le premier mouvement de cette infortunée, lorsqu'elle eut repris ses sens, fut d'exprimer toute sa reconnaissance à son généreux sauveur. Ne possédant plus rien qu'un peu de tabac mariné, elle s'empressa de l'offrir à M. Corréard comme un gage de sa gratitude.

Repoussés de tous côtés, les re-

(1) Les manœuvres sont des cordages destinés à manier les voiles et à faire les autres services des vaisseaux.

belles, tout-à-l'heure si furieux, ne sont plus que des lâches, venant demander à genoux un pardon que les conservateurs eurent la générosité de leur accorder. Ces soldats révoltés étaient, pour la plupart, des forçats à qui l'on avait accordé la grâce de s'embarquer pour la colonie. C'était dans les bagnes de Toulon, de Rochefort et de Brest que l'on avait été chercher les hommes destinés à former la force nécessaire à la défense de la colonie.

La soumission apparente dans laquelle étaient entrés les révoltés, n'eut pas une longue durée : croyant l'ordre rétabli, les conservateurs revinrent à la place qu'ils occupaient avant le combat, c'est-à-dire au milieu du radeau, ayant eu soin toutefois de gar-

der leurs armes. Vers minuit, les soldats se révoltèrent de nouveau ; ils avaient entièrement perdu la raison et couraient de l'avant à l'arrière, frappant tous ceux qui leur opposaient de la résistance. Les conservateurs les chargèrent alors avec vigueur et en étendirent beaucoup sur le radeau, qui fut couvert de cadavres. La fureur des révoltés était si grande, que ceux qui n'étaient pas armés cherchaient à mordre leurs adversaires, qui eurent beaucoup à souffrir de cette manière de combattre.

Quatre rebelles s'étaient emparés d'un ouvrier, qu'ils voulaient jeter à l'eau. Un de ces misérables lui tenait la jambe et lui mordait le tendon, tandis que les trois autres le frappaient sur la tête à coups de crosse

de fusil, ou lui tailladaient le corps à coups de sabre. Aux cris de ce malheureux, on s'empressa de venir à son secours. M. Corréard, que l'on était certain de rencontrer là où il y avait du danger et des hommes à secourir, fut un de ceux qui préservèrent le pauvre ouvrier du triste sort qui l'attendait. Aidé d'un ancien sergent d'artillerie de la garde impériale, nommé Lavillette, qui se conduisit également avec la plus grande bravoure, il fondit sur les révoltés et leur arracha leur victime.

Dans une nouvelle attaque, les révoltés s'emparèrent du sous-lieutenant Lozach, dont ils voulurent se défaire aussitôt en le précipitant dans la mer. Ces malheureux le prenaient pour le lieutenant Danglas, qui avait

ui dans un des canots remorqueurs. Comme ils haïssaient ce dernier, M. Lozach fut sur le point d'être victime de cette cruelle méprise. Voyant e péril où se trouvait cet officier, MM. l'Heureux, Clairet, Savigny, Corréard, Lavillette, et l'aspirant Coudin, ainsi que quelques ouvriers, e jetèrent avec impétuosité sur les rebelles et le sauvèrent. Mais ces furieux ne cessèrent pas de demander eur victime.

M. Lozach était à peine en sûreté, que l'un de ses défenseurs manqua de succomber à la rage de ces insensés. M. Coudin, aspirant de marine, qui avait été blessé dans le dernier engagement, était assis sur une barrique, tenant dans ses bras un jeune mousse, comme lui épuisé de fatigue. Les scé-

lérats eurent la cruauté de l'enlever avec sa barrique et de le jeter à la mer, ainsi que le pauvre enfant. M. Coudin eut la présence d'esprit de ne pas lâcher son jeune protégé; et se ratrappant au radeau, ils se sauvèrent de ce péril.

Quand on compare le nombre des révoltés avec celui des conservateurs, on ne peut comprendre comment ces derniers purent résister à la fureur de ces insensés. Ils étaient vingt pour arrêter les efforts de près de cent forcenés, qui, il est vrai, perdaient beaucoup des leurs à chaque engagement.

La lassitude, le besoin et le sommeil, forcèrent les deux partis à suspendre les hostilités. Les conservateurs profitèrent de cette trève pour

essayer de prendre quelques instans de repos. Mais quel repos pouvait-on prendre dans une telle situation? Enfin, le jour parut de nouveau, et vint éclairer la plus horrible scène que l'on puisse imaginer. Beaucoup de militaires avaient mis fin à leurs souffrances en se précipitant à la mer. Soixante-quatre hommes avaient péri dans cette nuit affreuse. Tous, moins deux, étaient des révoltés.

Si le nombre des hommes était moins considérable sur le radeau, les ressources diminuaient encore plus en proportion. Deux barriques d'eau douce, les seules qui restassent à bord, avaient été jetées à la mer pendant la nuit, avec deux barriques de vin. M. Corréard, craignant que l'on ne jetât à la mer les trois barriques de

vin qui restaient sur le radeau, se plaça sur l'une d'elles pour en défendre l'approche aux révoltés. Quelques-uns de ses ouvriers suivirent son exemple, et gardèrent les autres pendant plusieurs heures ; mais ne pouvant résister plus long-temps aux blessures que leur faisaient les barriques, poussées avec violence sur leurs jambes par le roulis de la mer, ils durent se faire remplacer par leurs camarades, qui, trouvant la position trop pénible, abandonnèrent les pièces, qui furent aussitôt jetées à la mer par les factieux. La barrique que M. Corréard avait défendue, fut la seule sauvée ; force fut de se mettre à la demi-ration.

La mer s'étant beaucoup calmée, on rétablit le mât, et l'on essaya de

se diriger vers la côte. Mais la voile n'ayant pas de direction arrêtée, on approchait de la terre, ou l'on s'en éloignait à chaque changement de vent. Personne n'ayant rien pris depuis quarante-huit heures, on fit une distribution de vin ; et, chose incroyable, les soldats qui étaient cause de la plupart des malheurs qui affligeaient les naufragés, osèrent accuser ceux qui avaient continuellement cherché à maintenir l'ordre, des privations qu'ils enduraient tous.

La demi-ration de vin ne pouvait soutenir beaucoup les forces de ces malheureux. On chercha les moyens de se procurer du poisson. Les aiguillettes des soldats servirent à faire de petits hameçons ; mais le courant les entraîna sous le radeau, et l'on fut

obligé de renoncer à ce moyen. Quelqu'un imagina de recourber une bayonnette pour pêcher des requins; on essaya : un requin mordit et redressa la bayonnette; on dut dès-lors perdre tout espoir de se procurer du poisson. Cependant, il fallait trouver un moyen de prolonger sa pénible existence, et ce moyen fut trouvé! Moyen extrême et terrible, mais pardonnable à des hommes réduits au désespoir, qui avaient le moral affecté par les privations les plus cruelles. Le redeau était jonché de cadavres; on les coupa par tranches, puis on les dévora avidement..... Plusieurs des naufragés refusèrent de prendre part à cet horrible repas. Ils essayèrent de manger des beaudriers de sabres, du linge, et jusqu'à des morceaux de

chapeaux couverts de graisse, ou, pour mieux dire, d'une crasse épaisse. Un marin qui tenta de manger ses excrémens, ne put vaincre son dégoût, et fut forcé d'y renoncer.

La nuit vint sans qu'aucun secours fût apporté aux malheureux délaissés, qui s'attendaient toujours à voir les canots venir les sauver. Tous ces hommes, naguère si robustes, portaient sur leurs visages l'empreinte de la mort. Le temps était heureusement assez calme, ce qui permit aux naufragés de se livrer quelques instans au sommeil, mais des rêves affreux rendaient leur situation encore plus horrible que l'état de veille ; la faim et la soif, qui dévoraient ces infortunés, leur arrachaient des cris déchirans. L'eau leur venant jusqu'à

mi-jambes, il leur était impossible de se coucher. Ils ne pouvaient donc dormir que debout, serrés les uns contre les autres, afin de se prêter un mutuel appui.

Le quatrième jour après l'abandon de la frégate, les malheureux délaissés virent une dixaine de leurs compagnons étendus sans vie. Cette nouvelle perte les frappa d'une terreur d'autant plus grande, que l'on pouvait la regarder comme le prélude de la destruction totale des réfugiés.

On jetta à la mer neuf cadavres, réservant le dixième pour se nourrir. La journée fut très-belle, et un événement inattendu vint, vers le soir, apporter quelques consolations dans l'esprit des naufragés : un banc de poissons volans passa sous le radeau,

dont les extrémités laissaient entre les pièces de bois qui le formaient, des vides dans lesquels il s'en engagea près de deux cents, que l'on déposa dans un tonneau vide, après en avoir retiré ce qu'on nomme la laite, dont on fit une distribution.

On avait trouvé, le matin, dans un paquet, environ une once de poudre à canon, un briquet, de l'amadou et des pierres à fusil. Après bien des efforts on réussit à obtenir du feu et à embraser des morceaux de linge que l'on avait fait sécher au soleil. Ce premier résultat obtenu, on pratiqua une large ouverture sur un côté d'un tonneau vide ; on plaça au fond quelques effets fortement mouillés ; et l'on établit le foyer sur cet échafaudage, que l'on éleva sur une autre barrique.

C'est ainsi que l'on fit cuire les poissons, dont chacun mangea avec beaucoup d'avidité ; mais les poissons étaient si petits (1), et l'appétit des convives si grand, qu'on fut obligé d'y joindre de la ehair humaine, à qui la cuisson donnait un goût un peu moins désagréable. Malheureusement la barrique s'étant enflammée, on étaignit le feu sans pouvoir en conserver pour le lendemain, et dès-lors il fallut renoncer à la chair cuite.

Ce repas, si horrible qu'il fût, ne laissa pas de donner à tous de nouvelles forces pour supporter les fatigues que l'on devait encore endurer.

Le temps fut calme pendant la nuit,

---

(1) Ils avaient à peu près la grosseur d'un hareng.

mais les naufragés essuyèrent une nouvelle catastrophe. Des Italiens, des Espagnols et des Nègres, tramèrent le complot de jeter les conservateurs à la mer. Le chef de cette conspiration était un sergent piémontais, qui, depuis quelques jours, avait réussi à capter la confiance des chefs, et était parvenu à se faire remettre la garde du vin, dont il distribuait une partie la nuit à ses compagnons, qui, ainsi que lui, s'étaient laissé persuader par les nègres que la terre n'était pas éloignée, et qu'une fois sur la côte, on pourrait traverser le désert sans danger.

Les misérables conspirateurs étaient résolus de tout entreprendre pour tâcher de se sauver, après s'être emparés toutefois de l'argent et des bijoux qui

avaient été mis dans un sac et attachés au grand mât. Cet argent et ces bijoux étaient réservés pour se procurer la nourriture et payer des chameaux pour porter les malades, si on avait pris terre au bord du désert au lieu d'aborder à Saint-Louis.

On reprit donc les armes : les uns se préparant à l'attaque, les autres à la défense. Ce fut un espagnol qui donna le signal du combat. Placé derrière le mât, il traçait dessus une croix, et de l'autre main il tenait un couteau. Les marins restés dans les rangs des conservateurs, le saisirent et le jetèrent à la mer. Un italien, qui était au nombre des révoltés, voyant que le complot était decouvert, saisit la dernière hache d'abordage qui se trouvait à bord, et faisant sa retraite

ur l'avant, il se précipita volontaire-
nent à la mer. Ses camarades accou-
urent aussitôt pour le venger, et une
utte où l'on combattit de part et d'au-
re en désespérés, s'engagea sur l'a-
ant du radeau, qui fut bientôt jon-
hé de cadavres. Au milieu du tu-
nulte, on demanda de nouveau le
ieutenant Danglas. Malgré la réponse
u'on fit aux assaillans que cet offi-
ier n'avait pas été embarqué sur le
adeau, on ne put les convaincre ; il
allut continuer le combat.

Après des efforts inouis, on par-
int à repousser les révoltés, et l'ordre
ut rétabli. C'était le cinquième jour
ue l'on passait sur le radeau, où il
e restait plus que trente hommes,
ous dans l'état le plus déplorable.
Vingt au plus étaient capables de se

tenir debout et de marcher, car l'eau de la mer ayant enlevé presqu'entièrement l'épiderme de leurs extrémités inférieures, ils souffraient horriblement; en outre, leurs contusions et leurs blessures, irritées par l'eau salée, ajoutaient encore à leurs maux. La pêche qu'ils avaient faite était à peu près épuisée, il leur restait à peine dix poissons, et du vin pour quatre jours. Ainsi, au bout de ce temps, la mort deviendrait inévitable. Espérant toujours recevoir du secours, ils résolurent de tenir le plus long-temps possible. Ayant calculé que dans le cas où les canots n'auraient pas péri, il leur fallait au moins trois ou quatre jours pour arriver à Saint-Louis, on reconnut qu'il fallait encore, outre le temps d'expé-

lier des navires, celui de chercher
e radeau.

Le septième jour se passa sans re-
:evoir de secours. Deux soldats qui
'étaient glissés derrière la seule bar-
ique qui restât à bord, l'avaient per-
:ée, et buvaient à l'aide d'un petit
:halumeau. On avait juré que qui-
:onque emploirait de pareils moyens,
erait mis à mort. Ce serment reçut
on exécution, car les soldats furent
mmédiatement jetés à la mer.

Sur vingt-sept individus restants,
uinze seulement semblaient pouvoir
ésister ecnore quelques jours; les
ouze autres, couverts de blessures et
resque privés de la raison, ne pa-
aissaient pas pouvoir résister plus de
eux ou trois jours. Ils avaient ce-
endant part aux distributions de

vin, et consommaient par conséquent une part qui était d'un prix inexprimable pour les malheureux qui étaient dans une position moins critique. Il fallut se décider à un terrible sacrifice, à un sacrifice dicté par le plus affreux désespoir. Ces douze malheureux furent jetés à la mer..... Un soldat et trois marins se chargèren de cette horrible exécution.

Malgré toute l'horreur que doi inspirer un pareil acte, il faut reconnaître qu'il fut salutaire aux quinz hommes restants; car ces douze infortunés n'auraient pu guérir de leur blessures, en supposant qu'ils eussen été sauvés. Ainsi donc le vin qu'il consommaient diminuait inutilemen les ressources d'hommes, sinon valides, du moins capables de supporte

la mer pendant plusieurs jours encore.

Saisis d'une juste horreur pour toutes ces armes, qui avaient servi à s'entr'égorger quelques jours auparavant, on les jeta à la mer, ne réservant que trois ou quatre sabres en cas que l'on eût besoin de couper du bois ou des cordages.

On n'avait pas de quoi passer plus de cinq jours sur le radeau, après quoi il faudrait mourir. Les privations inouies qu'avaient enduré les réfugiés ayant aigri leurs caractères, ils étaient tous d'un égoïsme sans exemple.

La présence d'un petit papillon blanc, de la même espèce que ceux de France, qui vint voltiger au-dessus du radeau et se reposer sur la

voile, apporta à ces malheureux hommes l'espoir d'un prochain attérage. Tous les vœux appelaient cette terre que l'on croyait voir apparaître à tout moment. Mais ce jour-là rien ne parut; et quoique les jours suivants les papillons continuassent de voltiger autour du radeau, la terre ne fut pas signalée.

Se voyant réduits à un si petit nombre, les naufragés détachèrent quelques planches du radean, avec lesquelles ils élevèrent au centre un parquet qu'ils couvrirent de tous les effets que l'on put ramasser, ce qui le rendit un peu moins dur et leur permit de se coucher dessus. Quoique cet appareil empêchât l'eau de passer par les séparations, la lame recouvrait souvent ces infortunés, qui,

réunissant en eux toutes les misères humaines, attendaient courageusement la mort qui ne pouvait tarder à les frapper.

Chaque immersion produisait sur ces êtres épuisés par tant de souffrances de si fortes douleurs, que chacun employait tous les moyens imaginables pour s'en préserver. Les uns se mettaient derrière des tonneaux vides, qui étaient placés alternativement en travers ou en long. D'autres faisaient avec des morceaux de bois de petits parapets où les vagues venaient se briser. Mais tous ces efforts étaient souvent infructueux.

Pour éteindre la soif ardente qui les dévorait, ils s'abreuvaient d'urine, qu'ils faisaient refroidir dans des godets de ferblanc, ou essayaient de

boire l'eau de la mer. Mais la soif éteinte un instant redevenait plus vive un quart d'heure après.

Une vingtaine de gousses d'ail, trouvées au fond d'un petit sac, furent partagées et consommées avec une extrême avidité. Un officier ayant trouvé un petit citron, le réservait pour lui seul ; lorsque ses camarades lui demandèrent d'en pressurer quelques gouttes à chacun, il s'y refusa ; ils entrèrent alors dans une fureur telle, que s'il ne se fût rendu promptement à leurs sollicitations, on le lui aurait enlevé de force, et peut-être eût-il été victime de son égoïsme.

On trouva également deux petites fioles contenant une eau dentifrice. Celui qui en était l'heureux possesseur, en accordait à peine deux gouttes

lans le creux de la main, et encore allait-il qu'on lui en fît la demande mpérieusement. Cette liqueur, qui araît être composée de plantes aro-natiques, réussissait à faire dispa-aître la soif chez ceux qui l'appli-uaient sur leurs langues. Lorsqu'elle ut consommée, on mit dans la bou-he de petits morceaux d'étain; ce nétal y entretenait une sorte de fraî-heur assez agréable. Plusieurs indi-idus conservaient leur ration de vin ans de petits vases, et le pompaient vec un petit chalumeau. Cette ma-ière appaisait beaucoup mieux la soif ue si on l'eût bu d'un seul trait. Un noyen employé avec assez de succès, ut de se plonger les mains dans l'eau e mer, et de s'en laver la figure fort ouvent.

Après une distribution de vin, le dixième jour que l'on passait sur le radeau, cinq hommes, parmi lesquels était l'aspirant Coudin, eurent la folle idée de se détruire; ils devaient, avant, consommer le reste de la barique. Malgré les vives représentations de leurs camarades, ils persistaient dans leur projet, et l'on était sur le point d'employer la force pour les arrêter, lorsqu'une troupe de requins vint entourer le radeau. Ce nouveau danger attira l'attention de tous. Ces monstres approchaient si près, que l'on pouvait facilement les attaquer à coup de sabre, mais on ne put en tuer un seul, car sitôt qu'ils se sentaient frappés, ils rentraient dans la mer; ils ne reparaissaient que

quelques instans après à la surface de l'eau.

La vie était devenue si indifférente à ces malheureux hommes, que la plupart ne craignaient pas de se baigner, quoiqu'ils fussent entourés de requins, et, chose vraiment miraculeuse, pas un ne fut dévoré par ces cruels animaux.

Dans la journée du 16 juillet, huit des plus déterminés naufragés, présumant que la terre devait être très-proche, résolurent de la gagner à la nage : mais leurs efforts furent infructueux, et ils furent forcés de rester à bord. La nuit vint ajouter encore une fois à la tristesse de cette situation. Il ne restait plus qu'environ douze bouteilles de vin dans la barrique, et la

chair humaine commençait à n'être plus mangeable.

On aperçut enfin dans la matinée du 17 un navire en mer, mais il était si éloigné que l'on ne pouvait distinguer que les extrémités de sa mâture. Néanmoins, chacun croyait son salut certain. On redressa des cercles de tonneaux, et, fixant aux bouts des mouchoirs de couleur, on en fit de petits drapaux que l'on agita en signe de détresse. Tout-à-coup le vaisseau disparut, et, du comble de la joie, on passa à la douleur la plus vive. Les feux d'un soleil ardent dévoraient ces êtres qui ne tenaient plus à la vie que par un fil; pour s'en préserver, ils firent une tente avec une voile de la frégate que l'on avait jetée sur le radeau, et se couchèrent tous dessous

dans une position à pouvoir signaler les navires qui viendraient à leur secours.

Ainsi couchés, ces malheureux, victimes de l'ignorance d'un chef, livrés aux réflexions les plus sinistres, eurent l'idée de tracer sur une planche un abrégé de leurs déplorables aventures, d'écrire leurs noms au bas, et de l'attacher au mât. Idée qui, dans des circonstances semblables, pouvait être regardée comme l'acte d'accusation du capitaine, dressé par quinze agonisans pour la vengeance de cent trente-cinq de leurs compagnons.

Après avoir passé près de deux heures livrés aux réflexions les plus tristes, le maître canonnier sortit de dessous la tente pour aller sur l'avent. A peine sur le radeau, il revint

vers ses compagnons les mains étendues vers la mer, respirant à peine, et criant! *Sauvés! sauvés! voilà le brick, il vient à nous!* En effet, le navire n'était plus à une demi-lieue, et voguant à pleines voiles, il ne pouvait tarder d'aborder le radeau. Tout le monde s'embrassa avec des transports de joie impossible à décrire. Le navire approchant, on le reconnut pour être le brick l'*Argus*. Il vint se mettre en panne à tribord du radeau (1), à demi-portée de pistolet. Les marins témoignaient tout le bonheur qu'ils éprouvaient de venir au secours de leurs compatriotes. Un canot, envoyé par le capitaine, vint

(1) C'est-à-dire: Il s'arrêta sur le côté droit du radeau.

recueillir les naufragés qui furent, en peu de temps, transportés à bord du brick, où ils retrouvèrent le lieutenant de la frégate et quelques uns de ceux qui avaient fui dans les canots. La vue de ces infortunés délaissés, presque nus, le corps et le visage flétris par le soleil, arrachaient des larmes à tous ceux qui les regardaient. Sur quinze hommes qui avaient été épargnés par la mort, dix pouvaient à peine mouvoir leurs membres endoloris et dépourvus d'épiderme. Leurs yeux caves et presque farouches, ainsi que leurs longues barbes, ajoutaient encore à tout ce que leurs traits altérés avaient de hideux.

A leur arrivée à bord, on leur fit prendre du bouillon avec du vin, et on leur prodigua les soins les plus

attentifs. Quelques uns des malades éprouvèrent plusieurs accès de délire, mais cet accident n'eut aucune suite, et, grâce au zèle du chirurgien de l'*Argus*, M. Renaud, on conçut bientôt l'espoir de rappeler à la vie ces hommes que la mort avait marqués de son doigt.

Nous allons maintenant expliquer pourquoi les naufragés avaient été si longtemps abandonnés.

L'*Argus*, dont le capitaine avait ponctuellement executé les ordres du ministre, avait abordé sain et sauf à Saint-Louis. Lorsque l'on apprit par les embarcations la perte de la *Méduse* et le sauvetage des 150 hommes sur le radeau, on expédia le brick au secours des naufragés. Il côtoya pendant plusieurs jours sans rien rencontrer,

et, jugeant ses recherches désormais inutiles, il mit le cap vers la rade : c'est pendant ce trajet qu'il rencontra le radeau. Le matin de la rencontre, il n'était éloigné que de quarante lieues du fleuve de la Gambie, lorsque le vent passa au sud-ouest, soufflant par conséquent sur la frégate. Le capitaine ordonna alors de mettre le cap sur la *Méduse;* après deux heures de marche on signala le radeau. Beaucoup des personnes qui étaient à bord du brick, dirent aux naufragés qu'ils les croyaient morts depuis plus de huit jours.

Ayant atteint le but de ses recherches, le capitaine du brick dirigea son bâtiment sur le Sénégal, et dans la soirée du jour suivant, on mouilla sous la côte. Le lendemain, 19 juillet,

à trois heures de l'après-midi, on jeta l'ancre dans la rade Saint-Louis.

A l'arrivée du brick, on envoya un canot ponté pour transporter les quinze malades à terre, où ils furent reçus d'une manière brillante par le gouverneur et des officiers français, tous vivement émus du triste état où étaient réduits nos malheureux compatriotes. Ils furent accueillis à Saint-Louis par des négocians français qui leur prodiguèrent les plus grands soins.

Ici se termine le récit de ce qui se passa sur le radeau. De cent cinquante hommes qui y furent abandonnés, quinze seulement ont été sauvés, mais cinq n'ont pu survivre à tant de privations et de fatigue. Ils sont morts quelques jours après à Saint-Louis.

Il nous reste à faire connaître ce que devinrent les canots lorsqu'ils eurent abandonné le radeau, et comment les naufragés de ces embarcations parvinrent à gagner la côte.

Les deux chaloupes, montées l'une par M. de Chaumareys, l'autre par le gouverneur, abordèrent au Sénégal sans aucun accident, quoiqu'elles aient eu beaucoup à souffrir pour résister à la mer qui était excessivement forte. A leur arrivée en rade, le 9, vers dix heures du soir, elles abordèrent la corvette l'*Echo*, où l'on tint un conseil pour aviser aux moyens les plus prompts et les plus sûrs de porter du secours aux naufragés. C'est le brick l'*Argus* qui fut chargé de cette honorable, mais dangereuse mission. Le capitaine, par

un empressement que l'on ne saurait trop louer, aurait voulu partir de suite; mais par des motifs que l'on ne peut concevoir, on lui ordonna d'attendre, et il fut forcé d'obéir. On connaît le résultat de ses actives recherches.

La grande chaloupe, dès qu'elle eut signalé la terre, se trouvant sur des hauts fonds, fut forcée de prendre le large. S'étant trop éloignée de la côte, elle revira de bord dans la matinée du 6, et revit bientôt la terre pour la seconde fois. Soixante-trois hommes, les plus résolus, désirant gagner le rivage, furent débarqués, munis d'armes et de biscuit, et firent route vers le Sénégal, en suivant les bords de la mer. Ils étaient éloignés d'environ 80 lieues de Saint-Louis.

Ce débarquement opéré, la chaloupe reprit de nouveau le large, où elle rencontra les autres embarcations. Elle fit tout son possible pour s'en approcher afin de leur prendre du monde en cas qu'elles fussent trop chargées, mais les canots l'évitèrent avec grand soin parce que l'on disait que l'équipage s'était révolté, et ferait feu sur tous ceux qui tenteraient d'aborder la chaloupe. La pirogue et le canot du commandant furent les seules embarcations qui communiquèrent avec l'équipage.

La mer devint si grosse vers les cinq heures du soir, que la pirogue ne pouvant plus tenir, les quinze personnes qui la montaient furent forcées de demander du secours à la

chaloupe qui revira de bord et vint les recueillir.

Dans l'après-midi du 8, les hommes de la chaloupe, tourmentés par la soif et la faim, firent côte à 40 lieues de Saint-Louis, au même endroit où les équipages du canot-major et de celui dit du Sénégal avaient également fait côte quelques heures auparavant; s'étant tous réunis, on fit route pour le Sénégal, sans eau, sans pain, sans guide à travers un pays dépourvu de ressources. La soif et la faim ne tardèrent pas à les accabler au milieu de ces déserts brûlans. Enfin, ayant franchi les dunes, ils arrivèrent dans de vastes plaines où ils eurent le bonheur de trouver de l'eau, après avoir toutefois creusé la terre à une certaine profondeur.

Le 11 au matin, après avoir marché sur les bords de la mer pendant toute la nuit, guidés par des Maures qu'ils avaient rencontrés, ils aperçurent le brick l'*Argus*, auquel ils firent des signaux. Aussitôt le navire, qui était à la recherche des naufragés du radeau, envoya un canot à terre portant du vin et du biscuit, puis il continua sa route. Dans la soirée du même jour, ils rencontrèrent d'autres indigènes, parmi lesquels était un capitaine marchand, Irlandais de nation, parlant la langue et portant le même costume que les Maures; il était parti de Saint-Louis pour porter des secours aux naufragés. Après avoir enduré des privations et des souffrances inouies, ces infortunés arrivèrent à Saint-Louis le 13 juillet

à sept heures du soir. Quelques-uns avaient perdu la raison pendant ce long trajet, qui avait duré cinq jours.

Les soixante-trois hommes débarqués, comme nous l'avons dit plus haut, à près de 80 lieues de St-Louis, eurent à supporter des fatigues beaucoup plus longues. Obligés de traverser un désert aride dans sa plus grande partie, ils furent cependant assez heureux pour trouver, après avoir franchi des dunes très élevées, un vaste étang d'eau douce où ils purent se désaltérer. A quelques lieues de là ils rencontrèrent des naturels qu'ils prirent pour guides; le 23 juillet, après 16 jours de marche, ils arrivèrent au Sénégal. Pendant ce pénible voyage, quelques-uns d'entr'eux moururent de

fatigue ou de misère, d'autres s'écartèrent du gros de la troupe et furent pris par les sauvages qui les emmenèrent prisonniers. Parmi ces derniers, on cite un militaire qui fut ramené un mois après, à Saint-Louis. MM. Rogery et Shummer, forcés d'errer de peuplade en pleuplade, ne gagnèrent le Sénégal que longtemps après leurs camrrades.

Lorsque tous les naufragés furent réunis à Saint-Louis, le gouverneur, deux jours avant son départ pour le Cap-Vert, envoya un navire à bord de la frégate pour y prendre les 100,000 francs qui devaient former le trésor de la colonie, et prendre également les provisions qui s'y trouvaient. On ne parla presque pas des dix-sept hommes qui avaient été

abandonnés sur le navire; on regardait ces malheureux comme perdus.

Ce fut une goëlette, commandée par un lieutenant de vaisseau, qui fut envoyée vers la *Méduse*. Sortie de Saint-Louis le 26 juillet avec des vivres pour huit jours, elle éprouva des vents contraires et fut obligée de rentrer aussitôt dans le port. Partie de nouveau, mais avec vingt-cinq jours de vivres, elle éprouva au large un coup de vent qui, vu le mauvais état de la voilure, l'obligea à rentrer encore une fois après quinze jours de navigation. On fit faire de suite une nouvelle voilure; et lorsqu'elle fut installée, on repartit pour la troisième fois. Les marins de la goëlette furent au comble de l'étonnement, lorsque retrouvant la frégate cinquante-deux

jours après son abandon, ils virent trois des malheureux délaissés respirant encore, mais il est vrai près d'expirer. Quatorze sur dix-sept avaient perdu la vie. Voici l'histoire de leurs souffrances et de leur mort.

Dès que le radeau et les embarcations eurent abandonné la frégate, ces dix-sept infortunés fouillèrent toutes les parties du navire que l'eau n'avait pas encore atteint, pour tâcher de se procurer des moyens de subsistance. Après bien des recherches, ils parvinrent à réunir assez de lard salé, de biscuit, de vin et d'eau-de-vie pour exister pendant un peu de temps. Mais lorsque quarante jours se furent écoulés, sans recevoir les secours qu'on leur avait promis, ces malheureux reconnurent l'impossibi-

lité de tenir longtemps encore. Alors douze des plus déterminés résolurent de construire un petit radeau et de gagner la terre sur cette frêle machine. Leur entreprise n'eut aucun succès, par la raison que, privés de voiles et de rames, ils ne pouvaient manœuvrer à leur gré. On trouva plus tard les débris de leur radeau sur la côte du désert, et tout fait présumer que ces douze infortunés sont devenus la proie des requins. Le treizième individu était un matelot qui ne voulut pas descendre sur le radeau; il se mit sur une cage à poules et fut submergé à une demi-bordée de la *Méduse*.

Il restait donc quatre hommes sur la frégate. Un mourut quelques jours après. Les trois derniers occu-

pant chacun un endroit séparé, se menaçaient les uns les autres lorsqu'ils se rencontraient en allant chercher leur nourriture qui, vers la fin, ne consistait qu'en un peu de suif, de lard et d'eau-de-vie.

Ces trois malheureux ont depuis recouvré leur pleine santé, grâce aux soins qui leur furent prodigués, tant à bord de la goëlette qu'à leur arrivée au Sénégal.

Toutes les tentatives faites pour retrouver les cent mille francs furent infructueuses ; on parvint seulement à sauver des farines, du vin et divers objets, après quoi la goëlette fit voile pour Saint-Louis.

Les négocians de Saint-Louis reçurent, quelques jours après, l'autorisation de se rendre à bord de la fré-

gate avec leurs navires, pour y opérer le sauvetage de tout ce qui serait transporté, à la charge desdits négocians, de faire deux portions égales dont l'une pour le gouvernement et l'autre pour l'armateur. Ils revinrent dix-huit jours après, rapportant une grande quantité d'objets, dont on fit le partage en l'absencc du gouverneur, ct l'on doit penser qu'il fut commis de nombreuses déprédations.

Pendant plus de huit jours, la ville dc Saint-Louis fut transformée en une foire publique, où l'on vendait des objets qui avaient été retirés de la frégate et appartenaient soit à l'Etat, soit aux naufragés. Ameublemens, voitures, hamacs, greémens, et jusqu'aux pavillons du bord, étaient exposés en vente.

Tous les maux que les malheureux naufragés avaient à souffrir n'étaient pas encore à leur fin. Quelques uns d'entr'eux, échappés à la mort, soit dans le désert, soit sur le radeau, restèrent plongés dans un hôpital affreux, sans secours, sans consolations.

MM. Coudin et de Savigny, tous les deux échappés du radeau, furent recueillis au Sénégal par un négociant français, M. de Lasalle, qui leur prodigua avec la plus grande générosité les soins que réclamait leur triste position.

Tout différent de ses deux compagnons, M. Corréard, à son arrivée à Saint-Louis, avec quelques autres naufragés, comme lui couverts de blessures, furent portés à l'hôpital et couchés sur des lits de sangles,

dont les matelas n'étaient que des couvertures de laine pliées en quatre et garnis de draps d'une saleté dégoûtante. Quatre officiers d'infanterie, des soldats et des matelots furent aussi placés dans les autres salles de l'hôpital et couchés de la même manière. Aucunes des promesses que leur fit le gouverneur, lorsqu'il vint les visiter accompagné de M. Chaumareys et d'une suite nombreuse, ne furent tenues.

Pendant cinq mois qu'ils restèrent à l'hôpital, ils ne dûrent leur existence qu'à la pitié des étrangers. Le gouverneur partit pour le camp de Daccard, emmenant avec lui tous les français en état de s'embarquer, laissant nos malheureux compatriotes entourés d'hommes impitoyables : ces

hommes étaient des Anglais! En vain les malades firent-ils observer que la ration du soldat était trop grossière pour leur santé altérée; le médecin anglais répondit qu'il n'avait point d'ordres et qu'il ne changerait rien. Heureusement, des officiers faisant partie de l'expédition anglaise dans l'intérieur de l'Afrique et ceux de la garnison de Saint-Louis comprirent mieux les lois de l'humanité. Grâce à leurs soins généreux, nos infortunés compatriotes reçurent des soulagemens qui les rappellèrent à la vie.

Comme nous l'avons dit, le gouverneur était parti pour le cap de Daccard; voici le motif de cette détermination. Ne pouvant entrer en possession de la colonie, par le refus que fit le gouverneur anglais de la

remettre aux mains des Fançais, refus basé l'on ne sait sur quoi, il fallut chercher un endroit propice à l'établissement d'un camp. Ce fut au Cap-Vert que le gouverneur ordonna de se rendre. Le 26 juillet, l'*Argus* et un trois-mâts se chargèrent des restes de l'équipage de *la Méduse*, laissant les plus malades à Saint-Louis. Le gouverneur monta sur le trois-mâts, et l'on mit à la voile. Le soir on arriva dans la rade de Gorée, en vue du cap, où l'on débarqua le lendemain. Plusieurs militaires et matelots, ainsi qu'une compagnie de soldats coloniaux, y avaient déjà été transportés par la flûte *la Loire*. M. de Fonsain fut nommé commandant du camp et y mourut victime de son zèle. Le gouverneur alla habiter l'île de Go-

réc, afin d'être plus à portée, disait-il, de surveiller le camp et les navires; mais on doit plutôt croire que c'était dans le but de ménager sa santé.

On expédia en France la corvette *l'Echo* afin d'obtenir des secours et de nouveaux ordres, relativement au refus du gouverneur anglais de rendre la colonie.

Le camp fut assis près d'une tribu de nègres nommée Daccard. Soldats et matelots s'y installèrent, mais une mésintelligence ayant éclaté entre eux, on répartit ces derniers sur *l'Argus* et *la Loire*.

Bientôt toutes les maladies du pays assaillirent les hommes campés sur ce sol inhospitalier. Les fatigues et les privations qu'ils venaient d'endurer, jointes à la mauvaise nourriture qu'ils

recevaient, contribuèrent beaucoup à les accabler. La mauvaise saison se fit sentir dès les premiers jours du campement. Des fièvres putrides attaquèrent les deux tiers des hommes, et les progrès du mal étaient si rapides que les médecins avaient à peine le temps de faire usage du quinquina, par un vice d'administration. Les dyssenteries, souvent mortelles, se répandirent partout, et achevèrent de désespérer ces malheureux, qui soupiraient après leur patrie. Heureusement les équipages des navires ne ressentirent presque pas ces fléaux. Il est vrai que mieux nourris et mieux abrités, les marins devaient être moins affligés dans cette rade assez saine, où les maladies du pays ne règnent presque jamais.

Ce fut le 20 novembre 1816, après plus de trois mois de séjour dans ce camp, où ils avaient cruellement souffert, que les Français reçurent du gouverneur-général des établissemens anglais la permission d'habiter le lieu qu'ils jugeraient le plus favorable sur la côte des ex-possessions françaises. On choisit Saint-Louis que l'on habita jusqu'au 25 janvier 1817, où l'on prit pleine et entière possession de la colonie.

Nous terminerons le récit succinct des malheurs éprouvés par les naufragés de *la Méduse*, en rappelant l'arrêt qui frappa M. Duroy de Chaumareys à son retour en France. Poursuivi par la clameur universelle, on fut obligé, pour satisfaire la vindicte publique, de le mettre en jugement :

mais au lieu de la peine de mort dont la loi atteint tout commandant qui abandonne son vaisseau, un conseil de guerre le déclara déchu de son grade et incapable de servir dans la marine française. Arrêt généreux, puisqu'il laissa la vie à celui qui, par son incapacité, causa la mort de plus de cent-cinquante hommes, et perdit l'une des plus belles frégates que possédât la France à cette époque.

# DESCRIPTION DU RADEAU.

Pour donner plus de rapidité au récit, nous avons cru devoir reporter, à la fin de notre ouvrage, cette description indispensable pour comprendre les différentes positions des naufragés pendant les divers combats qu'ils se livrèrent les uns aux autres.

Ce radeau était composé des mâts de hune, vergues, etc. Toutes ces pièces étaient réunies ensemble par de très-forts amarrages. Deux mâts de hune, placés sur les côtés, formaient les deux principales pièces; quatre autres mâts, dont deux de même longueur et de même force que les premiers, réunis

deux à deux au centre, rendaient cette partie de la machine extrêmement solide. D'autres pièces remplissaient l'espace compris entre ces six mâts. On cloua par dessus ce premier plan des planches qui formèrent le parquet. On plaça, sur les quatre côtés de la machine, de longs morceaux de bois qui avançaient au moins de dix pieds sur la mer, et que l'on garnit d'une petite drôme pour servir de garde-fou. On adapta aux extrémités des mâts de hune deux vergues de perroquet, dont les bouts de dehors, légèrement élevés, étaient tenus par un fort cordage, et formaient la proue du radeau. L'espace angulaire qui existait entre les deux vergues fut rempli par des planches et des morceaux de bois; malgré tout, cette partie intérieure était très-peu solide, et, de plus, continuellement

couvert par les vagues. Le derrèire n'était pas plus solide, en sorte que le centre était la seule partie sur laquelle on pût compter. Le radeau avait à peu près 65 pieds de long sur 20 à 25 de large.

FIN DU NAUFRAGE DE LA MÉDUSE.

# COMBAT ET NAUFRAGE
## DU VAISSEAU
# LE VENGEUR.

*Le* 1er *Juin* 1794,

Le naufrage du vaisseau le *Vengeur* est un des plus célèbres épisodes de l'histoire de notre gloire maritime.

L'escadre française, forte de vingsept vaisseaux de ligne, sortie du port de Brest, pour protéger un convoi Américain qui apportait du blé en France, rencontra à quelques lieues au large, la flotte anglaise, composée de vingthuit vaisseaux de haut-bord, et commandée par l'amiral Howe. Le combat s'engagea aussitôt, les Français se bat-

tirent bravement, mais avec peu d'ensemble. Les bordées de canon se succédaient avec une égale rapidité de part et d'autre.

Déjà trois vaisseaux anglais étaient coulés bas et quelques vaisseaux français étaient désemparés, lorsque la canonnade ennemie entr'ouvrit un de ces vaisseaux et le menaça de la double horreur d'un naufrage certain et d'un combat à mort.

Mais ce vaisseau était monté par des hommes qui avaient reçu cette intrépidité d'âme qui fait braver le danger, et l'amour de la patrie qui fait mépriser a mort. Les vaisseaux ennemis cernent e vaisseau français et somment l'équipage de se rendre. L'artillerie anglaise onne sur le *Vengeur*! des mâts rompus, es voiles déchirées, des membrures e ce vaisseau couvrent la mer.

Les Anglais croient que ces héroï-

ques marins vont se rendre ; mais non, la patrie les contemple, ils sauront vaincre ou mourir pour elle. Plusieurs heures de combat n'ont pas épuisé leur courage; ils combattent encore ; ils envoient leurs derniers boulets à leurs ennemis, et le vaisseau fait eau de toutes parts ! ne craignons rien pour leur gloire, les braves qui montent le vaisseau sont encore plus grands dans l'infortune que dans le succès.

Une résolution ferme et sublime a succédé à la chaleur du combat ; imaginez le vaisseau le *Vengeur* percé de coups de canon, s'entrouvrant de toutes parts, cerné par les ennemis, un équipage composé de blessés et de mourants, luttant contre les flots et les canons : tout-à-coup le tumulte du combat, l'effroi du danger, les cris de la douleur des blessés cessent ; tous

montent ou sont portés sur le pont. Tous les pavillons sont hissés, toutes les flammes sont arborées; les cris de *vive la France! vive la Liberté!* se font entendre de l'avant à l'arrière, de babord à tribord. On dirait une fête nationale plutôt que le moment terrible d'un naufrage. Ces hommes ont cependant dû délibérer un instant sur leur sort? Non, ces braves ne délibèrent pas! ils voient ici la liberté, là l'esclavage. Ils préfèrent s'engloutir que de se déshonorer par un capitulation; aussi ne balancent-ils pas, leurs derniers vœux sont pour la France. Le vaisseau sombre!.... Mais, écoutez!... on entend encore sous l'onde les cris de *Vive la Liberté!* puis tout se tait... Le *Vengeur* a disparu!....

La convention nationale décréta qu'un modèle du vaisseau de ligne le

*Vengeur*, serait suspendu à la voûte du Panthéon, et que les noms des braves marins composant l'équipage de ce vaisseau seraient inscrits sur les murs du Panthéon.

---

# NAUFRAGE
## DU NAVIRE ANGLAIS
# LE KENT.
### En 1825.

Le vaisseau anglais le *Kent* partit d'un port de la Manche, ayant à son bord 641 individus, dont 43 femmes et 66 enfans, faisait voile pour les Indes-Orientales, lorsque le 1er mars, le vent ayant monté un peu, le roulis devint insupportable par suite de quelques centaines de tonneaux de boulets et de bombes qui formaient une partie de la

cargaison ; un officier craignant qu'il ne survint des désordres dans la cale y descendit avec deux matelots et un fanal. A peine était-il descendu, que le vaisseau éprouva un rude coup de roulis qui fit tomber la lampe sur une barrique d'eau-de-vie que l'on était occupé à caler, et qui s'effondra par le choc qu'elle éprouva. L'eau-de-vie enflammée, promenée dans la cale par les mouvemens du navire, alluma l'incendie sur cent points à la fois. Tous les secours, toute l'activité de l'équipage demeurèrent inutiles, et bientôt des tourbillons d'une fumée noire et épaisse, vomis par les quatre écoutilles, vinrent rouler en torrent d'un bout à l'autre du vaisseau.

Le capitaine fait pratiquer des voies d'eau dans le premier et le second pont afin de noyer l'incendie et empêcher le feu d'atteindre la soute aux poudres ;

mais ce moyen de diminuer le danger de sauter, rendit celui de sombrer plus imminent. Quelques soldats, une femme et plusieurs enfans périrent dans l'entrepont suffoqués par la fumée. Tout le monde était sur le pont où se succédaient les scènes les plus déchirantes. Personne à bord ne conservait le moindre espoir de salnt.

Le capitaine fit monter un matelot au petit mât de hune. A peine ce marin eut-il exécuté cet ordre qu'il agita son chapeau en s'écriant : *Une voile sous le vent!* On hissa aussitôt le pavillon de détresse et on tira le canon de minute en minute; mais la violence du vent ne permettait pas aux canons de se faire entendre, ce ne fut que la fumée de l'incendie qui s'élevait en épais tourbillons, qui révéla au brick le danger que courait le *Kent*. Forçant de voiles malgré le mauvais temps, le brick s'ap-

procha du vaisseau enflammé, à qui il communiqua qu'il était prêt à recevoir les naufragés.

Un accident affreux fut sur le point d'arriver lorqu'on mit à la mer le grand canot, où se trouvaient toutes les femmes et les enfans des officiers, avec quelques femmes des soldats.

Il était suspendu par les deux extrémités à deux crochets. Lorsqu'on donna l'ordre de larguer tout pour laisser aller le canot, l'un des crochets ne put être dégagé sur-le-champ. L'extrémité du canot se soulevait déjà, et, suivant les mouvemens du vaisseau, sortait peu à peu de la mer; encore dix secondes et il allait se trouver suspendu verticalement par l'avant, lorsqu'heureusement une vague vint à le soulever par l'arrière et permit aux matelots de dégager le fatal crochet.

Le canot partit enfin, luttant contre

les vagues ; il se passa plus d'une demi-heure sans qu'il pût accoster le brick qui se tenait prudemment en panne à une certaine distance du *Kent*, tant pour se soustraire au danger de l'explosion que pour éviter le feu des canons chargés à boulets qui partaient à mesure qu'ils étaient atteints par les flammes. Il était temps que le canot abordât ; car, pour laisser aux rameurs plus d'aisance on avait entassé pêle-mêle les femmes et les enfans sous les bancs, où ils étaient inondés à chaque coup de mer par l'écume. La première créature humaine qui trouva asile à bord du brick fut un enfant de quelques semaines.

Au retour des embarcations, on fit descendre les femmes et les enfans du haut du vaisseau au moyen d'un cordage, auquel on les attachait deux à deux ; mais le roulis était si violent qu'il était impossible de saisir avec

précision le moment où le canot se trouvait au-dessous de la corde, et on ne put éviter que plusieurs de ces infortunées créatures ne fussent plongées dans la mer à plusieurs reprises : ains périrent un grand nombre d'enfans.

Deux ou trois soldats, pour soulager leurs femmes, sautèrent à la mer avec leurs enfans, et se noyèrent en s'efforçant de les sauver. Un homme, réduit à l'alternative de perdre sa femme ou ses enfans, se prononça promptement pour ses devoirs envers sa femme : elle fut sauvée, mais ses quatre enfans périrent. Un soldat se fit attacher trois enfans autour du corps et plongea ainsi dans la mer ; il échoua dans ses efforts pour gagner le canot, et on le hissa de nouveau à bord, mais déjà deux des pauvres enfans avaient cessé de vivre. Un homme tomba dans l'écoutille et fut à l'instant dévoré par les flammes ; un

autre qui glissa entre la chaloupe et le brick eut la tête écrasée.

Bientôt on donna ordre d'admettre dans les chaloupes quelques soldats en sus des femmes. La plupart de ceux qui restaient à bord construisaient des radeaux avec des planches et des cages à poules, pour s'assurer un dernier refuge si les flammes les obligeaient d'abandonner le bâtiment.

Le soleil se couchait et la fin de cette scène tragique approchait. On remarquait que les malheureux qui restaient à bord témoignaient une répugnance invincible à adopter le moyen périlleux, mais unique, qui leur était offert. Il fallut renouveler avec menaces l'ordre de ne pas perdre un seul instant. Il était près de dix heures du soir; le navire déjà enfoncé de neuf à dix pieds au-dessus de la ligne de flottaison, venait encore de baisser de deux pieds,

Tous les officiers songèrent à faire leur retraite. Le capitaine, bien décidé à ne quitter son bord que le dernier, refusa de descendre avant d'avoir fait de nouveaux efforts pour vaincre l'irrésolution d'un petit nombre d'hommes que la frayeur avait privés de la parole et du mouvement; mais, ayant échoué dans ses prières, et entendant les canons, dont les amarres étaient coupées, tomber les uns après les autres dans la cale et y faire explosion, il crut devoir enfin songer à sa sûreté; saisissant un cordage, il se laissa glisser en dehors du navire, d'où il sauta à la mer et gagna le canot à la nage. Un des bateaux resta en station dessous la poupe pour offrir à ces obstinés les moyens de se sauver s'il leur en venait l'envie. Les flammes s'échappant avec violence de la chambre du conseil, rendirent bientôt cette position insoutenable, et c'est seulement alors que le bateau quitta le *Kent*.

Ainsi, tout l'équipage et les passagers du vaisseau, environ 600 personnes, étaient entassées sur un navire de 200 tonneaux.

Avant de quitter ce lieu de désastre, l'attention des naufragés fut absorbée par la catastrophe finale de cette longue tragédie. Peu après l'arrivée du dernier bateau, les flammes montèrent avec la rapidité de l'éclair jusqu'au haut de la mâture du *Kent,* qui ne forma plus qu'une masse de feu; les mâts s'écroulèrent comme de majestueux clochers. Enfin, la soute aux poudres étant gagnée par les flammes, l'explosion eut lieu; et les débris du *Kent* furent lancés en l'air avec un vacarme effroyable! Puis à ce bruit, à cette clarté, succédèrent un silence et une obscurité qui plongèrent tous les assistans dans une stupeur indicible.

Le brick mit le cap sur l'Angleterre.
es naufragés n'étaient pas encore hors

de tout donger, et leur grand nombre sur un si petit espace les laissait exposés à de cruelles souffrances. Ils n'étaient pas moins de 80 dans une chambre disposée pour 12 à 15 personnes ; ceux qui étaient sur le pont furent obligés de rester nuit et jour dans l'eau jusqu'à la cheville, à moitié nus et transis de froid ; on était tellement pressé dans l'entrepont que la flamme d'une chandelle s'y éteignait à l'instant.

Le vent fut heureusement très favorable, et le capitaine du brick ayant forcé ses voiles, on débarqua le 3 mars à minuit dans le port de Falmouth.

Le dimancche suivant tous les naufragés du *Kent* se réunirent pour rendre à Dieu des actions de grâces sur leur délivrance presque miraculeuse.

# NAUFRAGE
## DU NAVIRE ANGLAIS
## L'ESSEX,
### Submergé par une baleine.

Le navire baleinier l'*Essex*, commandé par un brave marin, *Georges Pollard*, se trouvait le 20 novembre 1820, près de l'équateur, dans l'Océan Indien. On venait de prendre deux baleines que les canots, chargés de leurs équipages, suivaient et fatiguaient pour pouvoir les hêler avec plus de facilité. On ne soupçonnait aucun péril, quand vers le milieu du jour, un de ces cétacés, d'une taille moustrueuse, accourut furibond contre le navire et heurta violement l'arrière qui en fut profondément ébranlé. Le brick résista : mais une heure après, le même animal revint à la charge, donnant de toutes ses forces contre le flanc du bâtiment, il le creva, et y fit un trou si grand qu'á

l'instant même la cale commença à s'emplir. On arma de suite les trois canots que l'on pourvut de vivres, et les vingt hommes de l'équipage s'y embarquèrent à la merci du vent et des flots. Dès les premiers jours, l'une des barques chargée de sept hommes, se sépara des autres, et on n'en entendit plus parler.

Les deux qui restaient, après trois semaines d'une navigation pénible, abordèrent a l'île Elisabeth, où les naufragés ne trouvèrent que quelques œufs d'oiseaux. Ne pouvant vivre sur cet écueil, les hommes des deux barques reprirent le large, laissant dans l'île Élisabeth, trois de leurs compagnons qui demandèrent à y rester. La situation fut aussi horrible pour les uns que pour les autres. Les naufragés des chaloupes restèrent bientôt sans vivres; deux hommes moururent d'épuisement et les autres mangèrent leurs cadavres... Quand on eut vaincu une première répugnance et que la faim parla de nouveau, il fut question de sacrifier quelques individus au salut commun. On tira au sort; il frappa sur le mousse du

capitaine, qui fut tué et dévoré aussitôt. Cet horrible sacrifice ne se renouvella plus; mais un homme mourut et fut mangé. Enfin, les deux canots séparés l'un de l'autre eurent le bonheur d'être sauvés. Mais ces malheureux étaient plutôt des spectres que des hommes, tant les fatigues et les privations qu'ils avaient endurées avaient été longues et cruelles.

Quant aux hommes restés dans l'île Élisabeth, un vaisseau fut envoyé plus tard pour les recueillir. Ils avaient passé trois mois sur ce rocher, vivant de quelques oiseaux et de tortues de passages. Le seul abri qu'ils trouvèrent fut des grottes, où ils découvrirent huit squelettes humains. Leur plus grande angoisse fut la privation d'eau douce. Il leur fallut souvent endurer la soif pendant cinq ou six jours, en attendant qu'il tombât quelques gouttes d'eau dans le creux des rochers; malgré tout, ils furent sauvés de cette triste position et allèrent rejoindre leurs compagnons qui les attendaient à quelques lieues de là.

FIN.

Impr. de Pollet, Soupe et Guillois, rue Saint-Denis, 380.

